

Écrire pour résister à la disparition

Introduction

Résister n'est pas forcément combattre mais c'est s'opposer, tenir ferme et ne pas reculer face à quelque chose ou quelqu'un. En d'autres termes, c'est ne pas laisser l'ennemi prendre du terrain. On ne résiste pas que devant des hommes, mais aussi devant une mémoire défaillante, une politique trompeuse, une histoire tronquée ou, comme aujourd'hui, une « société de contrôle »¹.

Naïm Kattan, Lucien Elia et Myriam Ben sont trois écrivains juifs ayant grandi dans le monde musulman, respectivement en Irak, au Liban et en Algérie. Ils passent par une acculturation française que l'exil parachève malgré eux². Leur jeunesse est marquée par les discriminations dues à la *dhimma*³, puis la disparition de leur communauté suite à la montée des nationalismes arabes. Ils appartiennent à la minorité juive, statut encore plus pesant pour Myriam Ben qui est une femme combattant dans un monde contrôlé par des hommes⁴. Ces écrivains ont été les acteurs et témoins de drames historiques aussi

¹ Gilles Deleuze développe une idée de Michel Foucault, [dans :] G. Deleuze, « Qu'est-ce que l'acte de création », conférence donnée dans le cadre des Mardis de la fondation Femis, 17 mars 1987, www.lepeuplequimanque.org/acte-de-creation-gilles-deleuze.html.

² Naïm Kattan et Lucien Elia rappellent par leur écriture en français le rôle de la francophonie dans ces communautés judéo-méditerranéennes et orientales. Ils représentent les rares voix juives francophones issues de ces pays.

³ Voir note 16 sur le statut de *dhimmi*.

⁴ Cf. A. Bensoussan, *L'échelle séfarade*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 100-106.

bien que personnels. Pour ces individus réduits au silence, impuissants face à l'injustice et la destruction, écrire devient un acte de résistance. En effet, l'écriture leur permet de détenir une autre forme de puissance qu'ils emploient pour parler au nom des « sans voix ». Ils libèrent une parole captive qui, une fois prononcée, ressemble plus à un cri : un cri à la fois désespéré et plein de colère, un cri de triomphe et de guerre. C'est pourquoi le mot « résistance » résume bien leur écriture. Nous allons chercher à comprendre au nom de qui ils résistent. Contre qui ou quoi ? Pourquoi l'écriture constitue-t-elle une arme ? Qu'est-ce qui les unit dans leur combat ? L'écriture peut-elle rendre possible la résilience ?

Malgré leurs situations diverses, nous mettrons l'accent sur le sentiment d'impuissance chez ces écrivains. Puis nous examinerons les enjeux qui ont lieu derrière le transfert de la résistance dans l'écriture.

Impossibles résistances : le Juif, la femme et l'enfant : trois figures de l'impuissance

Naïm Kattan⁵ est né en 1928 à Bagdad. En 1941, il est témoin du *Fahroud*, un violent pogrom, qui eut lieu pendant deux jours dans la capitale irakienne. À partir de 1947, Naïm Kattan étudie à Paris avant de s'établir au Canada en 1954. Son premier roman, *Adieu Babylone*⁶, publié presque une trentaine d'années après son départ, est une œuvre autobiographique où, à partir de son

⁵ Naïm Kattan a un parcours atypique : en Irak il se distingue des musulmans parce qu'il est Juif. Au Canada, il se démarque des Irakiens émigrés car il parle français (alors que les autres parlent anglais) et car il n'est pas Arabe. Enfin parmi les Juifs du Canada, venus principalement d'Europe de l'Est, il est également différent puisqu'il ne parle pas yiddish et n'est pas Ashkénaze. Cf. E. Schulz, *Identité séfarade et littérature francophone au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 162 ; C. Moisan, R. Hildebrand, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 172-173.

⁶ N. Kattan, *Adieu Babylone*, Paris, Albin Michel, 2003. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation AB, la pagination après le signe abrégatif.

expérience personnelle, il relate les dernières décennies de la communauté juive irakienne à travers le regard d'un narrateur dont on suit l'enfance, l'adolescence et les premiers pas dans la vie adulte. Celui-ci est épris de littérature, passionné par l'arabe et le français mais en même temps rongé par un cri intérieur et une frustration refoulée. Devenu adulte, il est partagé entre, d'un côté, son envie de partir, lassé par les discriminations, l'absence de perspective encore plus cinglante pour la minorité juive, et traumatisé par les déchaînements de violence dont sa communauté a été la victime, et de l'autre côté, son souhait de faire partie de ceux qui bâtiront l'Irak de demain, ce qui sera loin d'être le cas.

Ceci rejoint Myriam Ben, de son vrai nom Marylise Ben Haïm, qui croyait pouvoir peser par ses combats sur l'avenir de l'Algérie mais qui mourra en exil à Vesoul en 2001⁷. Née également en 1928 à Alger, elle est marquée par son renvoi du lycée, durant la Seconde Guerre mondiale, à cause des lois qui s'appliquèrent contre les Juifs. Plus tard, elle est témoin et actrice des combats pour la libération de l'Algérie, ce qui lui vaut d'être radiée de l'Éducation Nationale et condamnée par contumace, en 1958, à vingt ans de travaux forcés par le tribunal d'Alger ou menacée de tortures en 1965 pour ses activités communistes. Comme Lucien Elia, elle est peintre en plus d'être écrivain mais elle se révèle être surtout une véritable poétesse. *Mahfoud l'enfant à la flûte* fait partie d'un recueil de nouvelles, intitulé *Ainsi Naquit Un Homme*⁸, publié en 1993. Ce récit décrit la relation d'une narratrice, institutrice comme Myriam Ben, avec son élève Mahfoud dont elle sauve les yeux malades avant de découvrir que le jeune garçon est engagé dans la lutte pour la libération de l'Algérie. Alors que celui-ci l'a

⁷ Myriam Ben vit deux fois l'exil en France, de 1964 à 1974 puis à partir de 1990 jusqu'à sa mort.

⁸ M. Ben, *Ainsi Naquit Un Homme*, Paris, L'Harmattan, 1993. Les citations suivantes provenant de la nouvelle *Mahfoud l'enfant à la flûte* seront marquées à l'aide de l'abréviation *M*, la pagination après le signe abrégatif.

entraînée dans ce combat, lors d'un spectacle organisé par l'école, Mahfoud est trop absorbé à jouer de la flûte pour entendre l'armée venue l'arrêter. Bien qu'il parvienne à s'échapper, il est retrouvé et tué. Sa mort ne sera pas la dernière, comme l'indique le leitmotiv « il y en aura encore beaucoup, encore beaucoup » qui est confirmé aussitôt par le sort du déserteur de l'armée française que la narratrice cache mais qui est retrouvé quelques mois après et guillotiné.

Le roman *Sabrina, ils t'ont volé ta vie*⁹ se situe plus tard, dans les années 80 en Algérie. Myriam Ben met en scène les enfants de la génération qui a été au centre de la folie meurtrière de la guerre. Le père de l'héroïne, qui se considérait comme un révolutionnaire, est obligé, par sa hiérarchie, d'égorger au couteau des prisonniers français et en devient fou. Mais c'est autre chose que la guerre qui entraîne Sabrina dans une descente aux enfers. Son mariage d'amour avec Saber la perd car elle se retrouve sous le pouvoir de beaux-parents envieux et destructeurs. Non contents de la traiter comme une esclave, la belle-mère tente de la tuer et le beau-père de la violer. Les trois années passées chez eux à Boufarik la détruisent, tout comme les autres belles-filles, venues de Tlemcen, qui passent par cette maison.

Enfin, Lucien Elia naît en 1938 à Beyrouth où il étudie jusqu'en secondaire. Il arrive en 1956 à Paris où il fait plusieurs écoles d'Arts. Dans le roman *Les ratés de la diaspora*¹⁰, l'auteur relate, sur un ton à la fois sarcastique et drôle, la vie d'une famille juive dans le ghetto de Samad, situé dans un pays frontalier à Israël. Il est suivi par *Fer-Blanc*¹¹, publié en 1973, mais dont le ton est devenu bien plus amer. Le centre des *Ratés de la diaspora*

⁹ M. Ben, *Sabrina ils t'ont volé ta vie*, Paris, L'Harmattan, 1986. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *S*, la pagination après le signe abrégatif.

¹⁰ L. Elia, *Les ratés de la diaspora*, Paris, Flammarion, 1969. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *RD*, la pagination après le signe abrégatif.

est constitué par une scène charnière : l'attaque par les habitants du quartier musulman voisin, qui sert de transition entre les deux grandes parties du livre avec, d'une part l'enfance du narrateur avec sa famille, et d'autre part leur départ pour la ville d'Ekha, dans ce que l'écrivain appelle le pays de Nabal. Sans tomber dans le misérabilisme mais, au contraire, avec une plume acerbe, celui-ci décrit en détail les ravages de la pauvreté et de la maladie dans le ghetto juif. Malgré ce funeste sort, ils ont survécu des siècles, presque 2500 ans, bien qu'étant juste aux portes d'Israël ... d'où le titre ironique. Or avec la disparition de cette communauté, les traces de leur présence multiséculaire s'estompent aussi.

Faiblesse et marginalité

Comme on le voit, les récits sont tous marqués par la violence et la discrimination. Alors que le récit *Les ratés de la diaspora* décrit les prémices d'une violence meurtrière qui s'achève sur la torture d'un chien (RD, 189), l'auteur d'*Adieu Babylone* décrit le terrible *Fahroud* qui coûta la vie à environ 600 Juifs, sans parler des viols et des pillages :

Ils avançaient. Munis de pics, de poignards, parfois de fusils. Ils déferlaient par vagues [...]. À mesure qu'ils avançaient, leurs rangs grossissaient, regorgeant d'enfants, de femmes et d'adolescents qui hululaient comme à l'occasion des grandes noces et des grandes fêtes [...] Puis une deuxième vague fait son entrée dans les lieux dévastés. Plus de butin. On éloigne les hommes. Ceux qui opposent la moindre résistance sont égorgés sur-le-champ. Et on soumet les femmes à la volonté des mâles. (AB, 35-36)

Même les enfants ne sont pas épargnés : victimes, combattants ou bourreaux, ils se retrouvent au cœur de la violence. Dans *Adieu Babylone* et *Les ratés de la diaspora*, l'enfant est observateur tandis que dans *Mahfoud*, il est observé. Le premier est choqué mais épargné, le second est tué. Enfin les femmes sont également entraînées dans ce bain de violence, comme le montre la nouvelle *Nora*¹²,

¹¹ L. Elia, *Fer-blanc*, Paris, Flammarion, 1973.

où Myriam Ben évoque la torture de l'hélicoptère qu'endure une jeune combattante capturée et qui, même après la libération, reste enfermée dans un asile psychiatrique.

Derrière cette violence meurtrière, les auteurs décrivent, en toile de fond, une autre violence à travers la description de la condition de la femme qui est destinée à être soumise malgré le mépris : quoi qu'on lui fasse subir, la femme semble toujours coupable. La communauté juive, comme la femme et l'enfant, est victime de la barbarie de l'Homme car tous les trois occupent une place marginale. Leurs oppresseurs sont des soldats aussi bien que de simples voisins :

Du quartier musulman au ghetto, il n'y avait qu'un court espace de terrains vagues que la populace franchit en hurlant des slogans meurtriers. Il y avait là des têtes familières, des hommes qu'on voyait souvent dans les rues vendre leurs poteries, leurs fruits, leurs graines et qu'on n'aurait jamais pensé un jour agitant des gourdins et des sabres rouillés [...]. (RD, 186)

De même, une simple institutrice dénonce son élève, Sahiba, dans *Adieu Babylone* : « Elle tenait l'arme du crime ; saisie de frayeur, elle répétait : Mais c'est une lettre d'amour, une lettre d'amour. C'est ainsi que le malheur, revêtant le visage du déshonneur, s'est abattu sur la famille de Sahiba » (AB, 124). Dans le roman de Myriam Ben, on assiste à une tragique absence de solidarité : « Sabrina aurait tant aimé se faire de sa belle-sœur, une sœur. Hélas, les femmes sont souvent à elles-mêmes leur pire ennemi, prises qu'elles sont dans les rets de la famille. Elle vécut la mort de sa belle-sœur avec un amer sentiment d'impuissance [...] » (S, 152). Naïm Kattan, Lucien Elia et Myriam Ben montrent que l'oppresseur se cache derrière n'importe quel visage. Avoir un statut minoritaire et inférieur suffit alors pour rendre l'être vulnérable. C'est pourquoi la femme, dont la condition est inférieure aux hommes dans le monde musulman, peut

¹² Nora, écrit en 1974, est une nouvelle publiée dans le recueil M. Ben, *Ainsi Naquit Un Homme*, op. cit.

devenir une victime comme H'lima, la belle-sœur de Sabrina, qui meurt d'une hémorragie au ventre à cause des coups de pied que lui inflige son mari. D'ailleurs, celui-ci n'est pas inquiet par la justice par la suite. Alors qu'il prend une troisième femme comme épouse, il la viole si sauvagement qu'elle manque de mourir. De son côté, Sabrina fait des crises de tétanie de plus en plus fréquentes. À peine parvient-elle à résister pour son mari Saber. Une volonté hostile s'acharne à la faire disparaître et triomphe : elle meurt d'épuisement, le cœur fatigué par trop de labeurs et de pressions. Dans *Mahfoud l'enfant à la flûte*, la narratrice dénonce les coups montés qu'on lui fait subir pour qu'elle cesse de donner des cours d'alphabétisation aux femmes. Ses opposants ressortent également victorieux. Enfin, le narrateur d'*Adieu Babylone* évoque le cas d'Amina qui a été mariée sans qu'on lui demande son avis. Elle ne communique pas avec son mari mais, de toute façon, on ne lui demande ni son opinion ni même de penser. Parce qu'elle tarde à être enceinte, le beau-père pousse son fils à prendre une seconde épouse libanaise. Par un coup du sort, le mariage coïncidera avec la naissance du fils d'Amina. Les femmes qui viendront la visiter lui reprocheront alors d'oser pleurer.

Parallèlement, Lucien Elia et Naïm Kattan évoquent le statut de *dhimmi*¹³ qui leur a valu de vivre, au sein de leur communauté, mépris, discrimination, humiliation et violence, comme le narrateur d'*Adieu Babylone* le souligne : « Quelques flèches voletaient de temps à autre [...] et nous rappelaient à l'ordre » (AB, 28). Comme les femmes, ils n'ont pas le pouvoir de s'opposer : ils sont condamnés à subir ou à disparaître. Mais la violence et la discrimination atteignent un tel degré que la plupart choisissent de disparaître loin de leurs oppresseurs et

¹³ Le statut de *dhimmi* est appliqué aux Juifs et aux chrétiens « dans un pays dont le pouvoir est musulman [...], ils doivent s'acquitter d'un impôt spécial et se soumettre à certaines interdictions (ce qui les place dans une situation d'infériorité, de soumission) ». Q. Ludwig, *L'islam*, Paris, Eyrolles, 2004, p. 86.

quittent leur pays natal. C'est alors que, dans *Les ratés de la diaspora*, le narrateur évoque le ressentiment de Caleb, son père : « De Samad à Ekha, il avait opéré un bond de 200 ans sur trois cents kilomètres de parcours et déjà plus rien ne rappelait son existence passée » (RD, 220). La dispersion des communautés juives du Maghreb et du Moyen-Orient s'accompagne également d'un oubli général, voire d'une ignorance, qui menace d'entraîner une nouvelle disparition : celle de la mémoire collective.

Pas étonnant que ces auteurs issus de la minorité juive en terre musulmane et ayant subi personnellement la *dhimmitude*¹⁴ soient sensibles au sort des femmes et des enfants car cela les renvoie à leur propre impuissance. Cette dernière est double : incapables de se sauver, ils ne peuvent sauver l'autre. Cependant, dans un ouvrage sur les auteurs amérindiens aux USA, Lionel Larré écrit : « Lorsque les populations dites "des marges" [...] se mettent à écrire, elles produisent des actes de résistance, dans une écriture politique, c'est-à-dire une écriture qui, au moins, examine les relations de pouvoirs et de contrôles, de contre-pouvoirs et de résistances, qui se jouent dans toute société, et au plus les remet en question »¹⁵.

Les jeux sont faits : la frustration de l'écrivain

Aujourd'hui, chez Shmuel Trigano, Bat Ye'or, Daniel Sibonyou Ruth Roth¹⁶, un sentiment de révolte s'érige contre la réécriture de l'histoire des relations entre Juifs et musulmans. Ils reprochent aux travaux de Benjamin Stora, Abdelwahad Meddeb et Mark Cohen¹⁷ de montrer les

¹⁴ Terme forgé par Bat Ye'or.

¹⁵ L. Larré, « L'écriture comme acte de résistance », [dans :] *Le Passant Ordinaire*, 2004, n° 48, <http://www.passant-ordinaire.com/revue/48-627.asp>; cf. L. Larré, *Autobiographie amérindienne et résistance*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2009.

¹⁶ Voir le dossier « Ouvertures et débats : Une réécriture de l'histoire des Juifs et des Arabes », [dans :] S. Trigano (dir.), *Qu'est-ce qu'un acte antisémite ?*, Grez-sur-Loing, Pardès 2014, p. 243-301.

meilleurs aspects de l'histoire, en minimisant par exemple le statut de *dhimmi*. Or dans les récits autobiographiques d'écrivains judéo-méditerranéens tels qu'Albert Memmi, Daniel Sibony, Paula Jacques ou encore dans les textes des auteurs ayant contribué à l'ouvrage dirigé par Leïla Sebbar, *Une enfance juive en Méditerranée*, la peur et la honte sont omniprésentes dans les communautés judéo-méditerranéennes et orientales. Ces dernières portent les stigmates de violences traumatisantes qui se trouvent ravivées par la conjonction de la décolonisation, la création de l'État d'Israël et la montée des nationalismes arabes. Dans un contexte où, comme Gilles Deleuze le dit, la communication et l'information sont contrôlées par des mots d'ordre, les récits représentent des contre-informations relevant d'actes de résistance. Or la difficulté est double car les auteurs, comme le restant de leur communauté d'origine, vivent désormais en dispersion aux quatre coins du monde. En d'autres termes, leur civilisation a déjà disparu. Cependant les discriminations envers les femmes perdurent, la relation entre Juifs et musulmans est réécrite, l'information éloigne toujours plus les hommes de la vérité tandis que l'érosion de la mémoire par le temps achève ce travail de disparition. L'écrivain judéo-méditerranéen est d'autant plus frustré qu'il ne peut rien faire : l'exil le prive de toute action politique concrète dans son pays d'origine. Cependant son statut minoritaire (bien qu'affranchi de la *dhimma* par le colonialisme) ne lui avait déjà pas permis d'agir, même en Irak où les Juifs constituaient, dans les années vingt et trente, ce que Naim Kattan appelle « l'armature et la colonne vertébrale de l'Etat irakien » (AB, 75). En effet, un revers de l'histoire les a exclus d'un territoire où leurs ancêtres étaient présents depuis 2500 ans. L'esprit de Myriam Ben, Lucien Elia ou Naïm Kattan est rempli de révoltes refoulées, qui éclatent brusquement dans les

¹⁷ On peut citer aussi les articles de Shlomo Sand qui provoquent l'indignation, entre autres, d'Elise Marienstras ou Shmuel Trigano.

récits. Mais la plus grande frustration est sans doute de savoir que les jeux sont faits.

C'est ainsi que, dans *Sabrina, ils t'ont volé ta vie*, la gazelle empaillée que Saber introduit en cachette dans sa chambre conjugale pour l'offrir à Sabrina, est le symbole de ce qui restera de Sabrina, symbole de la femme brisée (brisée par les autres, mais résistante dans son intégrité et son amour pour Saber, amour partagé qui insupporte les autres). Car Sabrina aussi est traquée par ses beaux-parents protégés par un système qui la dépossède de toute possibilité de se défendre. Le jour où Saber feint de dormir tandis qu'elle lui dit « [é]coute Saber, écoute », celle-ci disparaît : elle part mais, sa santé étant trop affaiblie, le voyage s'avère être l'effort qui l'achève. L'écriture ne rend pas la vie à ces femmes mais elle en fait des gazelles empaillées dont on peut apercevoir les larmes si on prend le temps de regarder¹⁸.

Transfert de la résistance dans l'écriture

Gilles Deleuze rappelle que l'art est ce qui résiste et que « seul l'acte de résistance résiste à la mort, soit sous la forme d'une œuvre d'art, soit sous la forme d'une lutte des hommes »¹⁹. Or nous avons vu que Naïm Kattan et Lucien Elia sont restés impuissants face à la dispersion de leur communauté respective. Mais Myriam Ben, qui a mené une lutte anticolonialiste et rempli diverses missions mettant sa vie en péril, semble désenchantée, comme on le voit dans *Sabrina*, publié en 1986, avec la description du père qui se croyait un révolutionnaire mais qui est transformé malgré lui en assassin. Le combat par les armes se révèle peu fiable. L'écriture devient donc l'arme d'une autre forme de résistance, comme celle de Richard Marienstras qui combattait « par ses articles et sa parole l'ethnocide et le déni, par les majorités, des faibles et des exilés »²⁰. Pourtant son épouse Elise Marienstras

¹⁸ Myriam Ben rejoint ici l'écriture d'Assia Djerba ou Leïla Sebbar.

¹⁹ G. Deleuze, « Qu'est-ce que l'acte de création », *op. cit.*

rappelle que ce type d'écriture n'empêche pas des auteurs tels qu'Abraham Zensz, Piotr Ravitch, Primo Levi ou Stefan Zweig de se suicider. La résistance consiste dans « la lourde tâche de ressusciter, ou plutôt de conserver et de transmettre la mémoire d'une culture engloutie »²¹ même si l'écriture représente une opposition fragile face à l'ampleur et à la force de l'information dominante.

De plus, Gilles Deleuze déclare qu'« un créateur ce n'est pas un être qui travaille pour le plaisir, il ne fait que ce qu'il a absolument besoin »²². En effet, contrairement à Roland Barthes qui, dans le *Plaisir du texte*²³, considère que le texte apporte une sorte de confort, d'euphorie et renforce son moi, dans l'œuvre de Myriam Ben et Naïm Kattan, le lecteur rejoint les auteurs dans leur sentiment d'impuissance. Dès lors, à quel moment a lieu une résilience ? Chez Boris Cyrulnik, celle-ci renvoie à la capacité qu'ont les enfants à transcender le malheur et à le transformer en force. Le narrateur de *La statue de sel* d'Albert Memmi semble trouver une issue à ses déchirements intérieurs : « C'est alors que je découvris un terrible et merveilleux secret [...]. Pour m'alléger du poids du monde, je le mis sur le papier [...]. Je découvris l'extraordinaire jouissance de maîtriser toute existence en la recréant. Certes ce pouvoir me fut aussi funeste que sauveur [...] »²⁴. Parallèlement, dans *Adieu Babylone*, Naïm Kattan écrit naïvement : « Désormais je disposais d'une puissance. Celle de ma signature. Aujourd'hui dans un recueil, bientôt les journaux. Je serais le défenseur des pauvres et des opprimés. Ces hommes et ces femmes se promenaient, l'ignorance inscrite sur leur visage. À partir de maintenant, ils avaient un porte-parole » (*AB*, 100-101). En fait, la résilience peut avoir lieu car l'écriture

²⁰ E. Marienstras, « Préface : Peuple, États, diaspora », [dans :] *Idem, Être un peuple en diaspora*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2014, p. 8.

²¹ *Ibidem*, p. 9.

²² G. Deleuze, « Qu'est-ce que l'acte de création », *op. cit.*

²³ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

²⁴ A. Memmi, *La Statue de sel*, Paris, Gallimard, 1966, p. 123.

permet de transformer le mal en bien : les discriminations et la violence deviennent le terreau des récits évoqués ici. De plus la résistance contre la disparition est enfin possible car l'écriture redonne une voix et des couleurs à la femme, l'enfant et la communauté juive, à défaut de leur rendre la vie.

Naïm Kattan, Myriam Ben et Lucien Elia partagent le but commun de résister, à travers leur écriture, au temps, à l'oubli, à la tentation d'idéaliser le passé, à la falsification de l'histoire et à la manipulation politique.

Survivre

La première résistance consiste simplement à survivre. Il faut pour cela que la transmission soit possible. Ainsi, dans le ghetto de Samad, les habitants sont conscients de la longévité de leur communauté, même si le narrateur déclare : « nous étions, et nous restions les fuyards, les laissés pour compte de la déportation de Babylone. Depuis 2500 ans, nous vivions presque aux portes de la Terre promise [...] » (*RD*, 150). Le narrateur d'*Adieu Babylone* est fier de faire remonter la présence des Juifs en Irak à vingt-cinq siècles, c'est-à-dire 600 avant J.C. Résister c'est rappeler la longévité et lutter contre l'oubli (le sien et celui de l'autre) en marquant la mémoire du lecteur d'un nouveau souvenir grâce à un récit.

Dénoncer

Comme le narrateur, double littéraire de Naïm Kattan, le déclare, l'écrivain est un porte-parole (*AB*, 100). C'est ainsi que Naïm Kattan dénonce le destin d'épouse-esclave d'Amina mais également le sort peu enviable de Saïda, une ancienne amie de sa sœur qui, tombée dans le piège des hommes, finit dans la prostitution. Sahiba aussi est forcée de se marier avec un homme d'une soixantaine d'années et d'être heureuse. De manière sous-jacente, derrière ces histoires, l'auteur dénonce l'injustice et la discrimination au sein de la société irakienne. Myriam Ben condamne la répétition de l'histoire où les enfants, victimes de la guerre, ne manquent pas de lui rappeler son

exclusion du lycée à cause des lois nazies. Elle le fait dire à la narratrice de *Mahfoud l'enfant à la flûte* : « J'ai reconnu ce monde. Quand j'avais l'âge de Mahfoud, il m'avait déjà promise à l'abattoir. Il m'a très bien nourrie et j'aurais fait de l'excellent savon pour les enfants allemands. – Il m'a fait des os de bonne qualité : j'aurais fait de la bonne cendre pour les bonnes pommes de terres allemandes » (*M*, 71). On peut encore citer le cri de désespoir de Naïm Kattan et de Lucien Elia qui dénoncent l'injustice en voyant leurs communautés minoritaires qui ont été non seulement obligées de quitter leur pays mais qui voient en plus leurs traces effacées, sans parler de toutes les discriminations qu'ils ont subies en tant que Juifs et qu'on voudrait nier aujourd'hui. Dans chacun des cas, les auteurs se trouvent face à l'impunité des coupables. Si l'écriture ne peut rendre justice, elle peut au moins dénoncer.

Honorer

Enfin, la résistance ne consiste-t-elle pas à redonner une dignité aux victimes ? Myriam Ben insiste sur le nom « Mahfoud », un enfant tombé parmi tant d'enfants, comme s'il s'agissait d'une incantation qui parviendrait à lui rendre la vie. Dans une autre nouvelle, le narrateur répète le nom « Nora » qui semble être le nom de combattante de Samia. Le nom revêt une importance majeure. Ce n'est pas pour rien que le narrateur *Des ratés de la diaspora* rapporte, non sans frustration, l'anecdote où son père lui dit au revoir en l'appelant Pouwah, du nom de son jeune frère décédé, au lieu de Jéhu. Honorer c'est donc nommer et raconter, comme le font Lucien Elia, Naïm Kattan et Myriam Ben.

Conclusion

Ainsi l'écriture peut être transmuée en acte de résistance, comme le montre l'exergue dans *Sabrina* : « Être captif, là n'est pas la question, le problème c'est de ne pas se rendre » (*S*, 5). Dans son avant-propos, Naïm

Kattan déclare : « *Adieu Babylone* n'est pas un livre de nostalgie et, encore moins, de ressentiment. Je me répète que les peuples survivent à leurs terres, même quand elles leur sont hostiles [...] » (AB, 17). C'est cet espoir qui stimule son acte d'écriture. Enfin, dans son poème *J'écris*, Myriam Ben, dont la santé est déjà fragile, résume bien ses intentions :

J'écris car je suis femme
 J'écris parce que je dois dire le silence des femmes
 J'écris pour « l'Autre » [...]
 J'écris pour retenir la trace des pas humains
 Effacés par les vents de sable [...]
 J'écris comme on pousse un cri
 Quand l'élan de l'enfant se brise contre la vie.²⁵

L'écriture de Myriam Ben, Naim Kattan, Lucien Elia et, de manière plus large, la littérature judéo-méditerranéenne et orientale francophone constituent un véritable cri de résistance. Il disparaîtra le jour où il n'y aura plus personne pour l'entendre.

²⁵ M. Ben, « Préface », [dans :] S. Bouraoui, E. Fouchier (dir.) *Nouvelles de femmes en Méditerranée*, Tunis, Centre de recherches, d'études, de documentation et d'information sur la femme, 1995, p. 6. Le poème « *J'écris* » a été écrit en 1987.

bibliographie

- Barthes R., *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.
- Ben M., *Ainsi Naquit Un Homme*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- Ben M., *Sabrina ils t'ont volé ta vie*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- Bensoussan B., *L'échelle Séfarade*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- Deleuze G., « Qu'est-ce que l'acte de création », conférence donnée dans le cadre des Mardis de la fondation Femis, 17 mars 1987, www.lepeuplequimanque.org/acte-de-creation-gilles-deleuze.html.
- Elia L., *Fer-blanc*, Paris, Flammarion, 1973.
- Elia L., *Les ratés de la diaspora*, Paris, Flammarion, 1969.
- Kattan N., *Adieu Babylone*, Paris, Albin Michel, 2003.
- Larré L., *Autobiographie amérindienne et résistance*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2009.
- Larré L., « L'écriture comme acte de résistance », [dans :] *Le Passant Ordinaire*, 2004, n° 48, <http://www.passant-ordinaire.com/revue/48-627.asp>.
- Ludwig Q., *L'islam*, Paris, Eyrolles, 2004.
- Marienstras R., *Être un peuple en diaspora*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2014.
- Memmi A., *La Statue de sel*, Paris, Gallimard, 1966.
- Moisan C., Hildebrand R., *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota bene, 2001.
- Schulz E., *Identité séfarade et littérature francophone au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- Sebbar L. (dir.), *Un enfance juive en méditerranée musulmane*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2012.
- Trigano S. (dir.), *Qu'est-ce qu'un acte antisémite ?*, Grez-sur-Loing, Pardès, 2014.

abstract

Written against Disparition

Naim Kattan, Lucien Elia, Myriam Ben are three Jewish writers who grew up in the Muslim countries of Iraq, Lebanon, Algeria respectively. They see each other reduced to a powerless silence in the face of injustice and destruction. Writing challenges and regains power for them to speak on behalf of the silenced. They release a word which, once pronounced, sounds more like a shout, a desperate shout full of anger yet a shout of triumph, a shout of war. Tenacity hope and a call for change fills their resilient cries.

keywords

Myriam Ben, Naïm Kattan, Lucien Elia, resistance, resilience

élisabeth schulz

Diplômée de l'université Denis Diderot (Paris VII) pour une thèse de lettres dirigée par Julia Kristeva, le dr Élisabeth Schulz a enseigné la littérature francophone à l'Université hébraïque de Jérusalem. Elle a également été professeur de français langue étrangère à l'Institut français Romain Gary de Jérusalem. Ses recherches portent essentiellement sur la littérature francophone des Juifs méditerranéens et orientaux. Elle a publié chez l'Harmattan sa thèse intitulée *Identité séfarade et littérature francophone au XX^e siècle*.